

Portraits de femmes

Marguerite Kumor-Wysocka

Number 90 (1), 1999

Décennie russe à Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16506ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kumor-Wysocka, M. (1999). Portraits de femmes. *Jeu*, (90), 102–114.

Portraits de femmes

Des actrices russes ? Nous n'en connaissons pas beaucoup au Québec. Il y a évidemment Kim Yaroshevskaya, mais, arrivée ici il y a fort longtemps, elle ne peut plus être considérée comme une actrice russe. Certains cinéphiles pourraient peut-être citer quelques noms de celles qui ont joué dans de rares films russes présentés à Montréal. Mais les comédiennes russes ne jouent que rarement à l'étranger, sauf dans des festivals, parce que le théâtre n'est pas un article facilement exportable à cause de la barrière linguistique.

Et voilà que, dans la vague d'immigration russe du début des années 1990, il arrive à Montréal une quantité étonnante d'artistes de tous les domaines, mais particulièrement des gens de théâtre, dont quelques comédiennes. Tranquillement, ces femmes commencent à faire partie du paysage théâtral québécois. Comment vivent-elles ce changement radical qu'ont dû être pour elles l'immigration et le changement de langue, l'outil essentiel de leur métier ? Quelle est leur histoire, quelles sont leurs attentes dans ce pays d'adoption ?

Pour en savoir plus, j'ai rencontré dernièrement trois actrices russes que j'avais vues jouer en français dans *le Songe de l'oncle* de Dostoïevski, spectacle présenté par l'Association des acteurs russes de Montréal au printemps dernier.

Marina Lapina

Dans un café bondé du Plateau-Mont-Royal, où Marina Lapina m'a donné rendez-vous, entre une magnifique jeune femme brune aux traits purs et délicats et à la taille de mannequin. C'est la comédienne russe que les habitués du théâtre montréalais commencent à connaître. Très volubile et ouverte, l'artiste n'hésite pas à donner son point de vue sur différents sujets. Elle parle avec un débit extrêmement rapide, et seule son intonation chantante trahit ses origines.



Marina Lapina dans *la Faim* de Knut Hamsun, adaptée et mise en scène par Téo Spsychalski (Groupe de la Veillée, 1996). À l'arrière-plan : Jean-Philippe Libert. Photo : Robert Reid.

Marina Lapina habite à Montréal depuis 1994, mais son premier séjour au Canada remonte à 1989, quand la troupe de théâtre dont elle faisait partie en Russie a été invitée au Fringe Festival à Edmonton. Une autre invitation a suivi en 1990, et Marina et son mari, le metteur en scène Oleg Kisseliou, sont restés en Alberta pendant trois ans avant de venir s'installer à Montréal.

C'était clair que, si nous voulions faire quelque chose au théâtre, Montréal était la seule place pour nous. Nous étions venus ici à plusieurs reprises lors de notre séjour en Alberta ; nous avons vu plusieurs spectacles, et la décision s'est imposée. Mais c'était comme une deuxième immigration – un pays très différent, une nouvelle langue, une nouvelle culture.

Marina Lapina, connaissant déjà bien l'anglais, qu'elle a appris en Russie, se met au français et, curieusement, à peine un an plus tard, elle fait de la langue de Molière son outil de travail.

C'est dans les locaux du Groupe de la Veillée que travaille à l'époque la petite compagnie expérimentale Koy-Koy sous la direction d'Oleg Kisseliou, et c'est là que Téo Spsychalski découvre Marina et lui propose un rôle.

La première fois qu'on m'a demandé en audition pour un rôle muet dans un spectacle du Groupe de la Veillée et qu'on m'a proposé, par la même occasion, un grand rôle dans *la Faim* de Hamsun, je ne parlais presque pas le français. Je ne comprenais pas le texte ; j'ai dû travailler avec un magnétophone, apprendre le texte mot après mot. C'était d'autant plus difficile que la langue n'était pas moderne. Mais c'était très intéressant, car les comédiens venaient de partout. Le rôle principal était joué par Jean-Philippe Libert, un acteur belge. Il y avait des acteurs qui travaillaient dans diverses petites compagnies. J'ai connu là beaucoup de gens, je me suis fait des amis.

Depuis son arrivée à Montréal, elle n'a joué qu'une seule fois en anglais, dans un spectacle bilingue de Stacey Christodoulou, *Kaspar*, d'après Peter Handke, présenté à l'Espace Libre en 1997 et, la même année, elle a été de la distribution des *Démons* de Dostoïevski dans la version de Téo Spsychalski au Groupe de la Veillée. Au printemps dernier, elle a incarné Zina, la jeune fille du *Songe de l'oncle*, donné par l'Association des acteurs russes de Montréal¹.

Née à Saint-Petersbourg, Marina Lapina ne vient pas d'une famille « théâtrale ». Son père est pilote d'essai et sa mère, économiste. Marina a eu son premier rôle au cinéma à l'âge de deux ans et elle a continué de tourner jusqu'à l'âge de onze ans. Après, ses parents ont préféré que leur fille fasse des études. Elle leur en est reconnaissante. Mais, arrivée à l'âge adulte, elle n'hésite pas devant le choix de carrière : c'est sa passion pour le théâtre qui l'emporte, et elle entre à l'École Supérieure de Théâtre, de Musique et de Cinématographie à Saint-Petersbourg.

1. Voir, dans ce dossier, l'article sur *le Songe de l'oncle*, présenté par l'Association des acteurs russes de Montréal. NDLR.

Je ne pense pas qu'un acteur puisse considérer le théâtre juste comme un métier. C'est toujours une passion. En Russie, entrer dans une école de théâtre est très difficile, et le travail y est extrêmement exigeant. Pendant la première année à l'école, j'ai perdu neuf kilos ! On travaille toujours sous pression, car on peut être expulsé à tout moment. On apprend non seulement le jeu, mais aussi l'histoire du théâtre et la littérature. On travaille facilement jusqu'à douze heures par jour. C'est une école très traditionnelle, très rigide.



Et pourtant, à la sortie de l'école, elle est engagée dans une compagnie théâtrale très expérimentale, où elle travaille sous la direction d'un élève d'Anatoli Vassiliev et de Vassiliev lui-même. Puis, elle déménage à Moscou pour suivre des ateliers d'Oleg Kisseliov qui a, lui aussi, une approche peu classique du théâtre. « Quand j'ai commencé les ateliers d'Oleg, qui avait fondé sa propre méthode de travail d'acteur, basée sur la connaissance de soi, j'ai constaté que je ne savais rien sur moi-même après quatre années passées à l'école de théâtre. »

En Russie, Marina Lapina a travaillé aussi dans une compagnie d'improvisation, mais elle dit ne pas pouvoir la comparer à la LNI : « C'était beaucoup plus physique, nous avons travaillé le mouvement, la danse, aussi le texte, mais nous ne le faisons pas dans le but de faire rire le public. »

Marina Lapina et Oleg Kisseliov au Fringe Festival d'Edmonton en 1991.
Photo : Felix Plawski.

J'ai toujours fait partie de troupes expérimentales. C'est pourquoi jouer dans *le Songe de l'oncle* a été une expérience très différente, que je ne connaissais pas. Ce n'était pas plus difficile, mais beaucoup plus traditionnel, plus conventionnel. On n'a pas eu le temps de faire des recherches, on a juste interprété le texte. Selon moi, pour les acteurs, c'est plus intéressant d'expérimenter, de prendre des risques.

Elle aime le travail sérieux, mais avec une pointe d'humour. Elle va souvent au théâtre à Montréal ; elle aime beaucoup ce que fait Serge Denoncourt, les spectacles du Groupe de la Veillée, mais aussi les spectacles de danse. Elle trouve les acteurs québécois beaucoup plus européens, beaucoup plus proches des Russes que les acteurs canadiens-anglais qu'elle a connus en Alberta. Elle est aussi impressionnée par la culture théâtrale des gens rencontrés ici. Le travail fait sur *les Démons* à la Veillée ou les recherches de Serge Denoncourt sur Tchekhov sont extraordinaires, selon elle.

Marina Lapina dans les
Vacances de la tour de Pise,
à Moscou, en 1988.



Marina Lapina travaille continuellement. Elle trouve qu'une actrice doit toujours se ressourcer, lire, aller au théâtre, suivre des ateliers. Elle voudrait s'inscrire aux ateliers de Pol Pelletier.

Il faut s'entraîner continuellement. On ne doit pas attendre que quelqu'un nous offre un rôle. Ce métier est exigeant même pour les gens d'ici, alors, pour une immigrante, à cause de la langue évidemment, c'est encore plus difficile. Je ne suis jamais vraiment satisfaite de mon travail, je veux toujours aller plus loin, explorer d'autres possibilités. J'ai adoré travailler avec Stacey Christodoulou. Le rôle de la vieille femme que je deviens dans *Kaspar* a constitué pour moi un examen de maturité. Les recherches et les travaux, c'est ce qui m'intéresse le plus au théâtre. Je prépare aussi mon propre projet. Mais c'est un projet à long terme qui va prendre deux, trois ans, parce que ce sera un monodrame en français et je ne maîtrise pas encore parfaitement la langue. C'est une pièce sur la poétesse américaine Emily Dickinson, que j'aime beaucoup. Dans la pièce, Emily a cinquante-deux ans ; je dois donc attendre encore pour jouer ce rôle.

Marina Lapina a déjà joué dans plusieurs séries télévisées en français et aussi dans un film américain tourné à Montréal. « Le travail à la télé n'était pas très créatif, mais cela m'a permis de connaître plusieurs grandes vedettes d'ici. Je préfère, bien sûr, jouer au théâtre, mais je ne blâme pas les acteurs qui veulent gagner mieux leur vie en jouant à la télévision. »

À part le théâtre, c'est la musique qui la passionne.

Ma grand-mère chantait, ma mère chante très bien, mon père joue du piano et ma sœur est musicienne. Il y avait donc toujours de la musique à la maison. J'écoute beaucoup de musique classique russe, mais aussi de la musique tzigane. C'est bizarre, mais c'est seulement une fois émigrée que j'ai commencé à me sentir plus Russe. Ici, je vais par exemple à l'église orthodoxe russe. J'y rencontre beaucoup de vieilles gens, des fils et des filles d'immigrants de cette *immigration blanche* qui a quitté la Russie après la révolution en 1917. Je ne vois pas ces gens ailleurs, alors, lorsque j'entre dans cette église, je me sens comme en Russie, et cela me plaît beaucoup.

Le public d'ici ? Elle trouve qu'à la Veillée ou à l'Espace Libre, le public est différent, plus connaisseur qu'ailleurs. Le public moyen ? C'est seulement lors des représentations du *Songe de l'oncle* à la Place des Arts qu'elle a eu affaire à un public moyen. « Le public, c'est mon partenaire ; je ne veux donc pas le critiquer. Mais je dois dire qu'à Edmonton, dans un café-théâtre (*Comedy Club*), quand nous avons monté, mon mari et moi, un spectacle de clowns et que les gens buvaient et parlaient pendant la représentation, j'en ai pleuré. En Russie, le théâtre est un lieu sacré.

Maria Monakhova dans sa loge, avant le *Songe de l'oncle* (Association des acteurs russes, 1998).

Se laisse-t-elle influencer par la critique ?

Pas vraiment. En Russie, les critiques de théâtre étudient à l'École de théâtre, ils font partie intégrante du milieu. Et quand ils émettent des critiques, celles-ci sont fondées et constructives. Il ne faut pas avoir fait des études poussées pour dire : « J'ai aimé ou je n'ai pas aimé la pièce ». Mais donner des arguments, analyser le spectacle, ce n'est pas évident pour tout le monde. Le plus grand reproche que je peux faire à la critique d'ici, c'est que peu de gens qui écrivent sur le théâtre ont une formation dans ce domaine.

Les rôles qu'elle aime jouer ? Elle préfère nettement jouer les rôles comiques. À l'École, elle a toujours préparé des scènes drôles ; cela correspond à sa personnalité très joyeuse. C'est de ses parents qu'elle tient cette attitude.

J'ai reçu beaucoup de mes parents, tout, vraiment tout. Si je suis optimiste, si j'aime tellement la vie, c'est grâce à eux. Ils m'ont donné une grande sécurité. J'ai vécu une enfance rose en Russie. Je pense que nous devons tous profiter de la vie, avoir du plaisir. Nous sommes sur terre pour cela. Je suis incapable d'être déprimée. Bien sûr, je voudrais jouer plus. Mais cela viendra, je ne m'inquiète pas.

Maria Monakhova

Très timide et modeste, l'aimable actrice russe a un peu de mal à parler d'elle-même. Est-ce l'habitude de se cacher derrière d'innombrables personnages – qu'elle a joués



au théâtre à Moscou, sa ville natale – qui fait que l'actrice ne se livre pas très facilement ? Ou plutôt est-ce simplement à cause de la difficulté de s'exprimer en français, langue qu'elle ne connaissait pas avant d'arriver au Québec et qui présente encore pour elle un assez grand obstacle ? Avec son agréable voix grave aux modulations traînantes, Maria Monakhova raconte son histoire, s'arrête, hésite, cherche un mot, ne le trouve pas et... éclate de rire. Elle rit d'ailleurs souvent car, une fois la glace brisée, elle se montre très chaleureuse.

Elle s'est retrouvée à Montréal en 1992, « par hasard, dit-elle, pour des raisons familiales ». Son mari, Alexandre Marine, metteur en scène connu, devait y séjourner comme professeur invité. La petite famille (le couple a deux enfants) est donc arrivée au Québec pour un temps limité et sans intention aucune d'y rester pour toujours.

C'était une grande chance pour une famille de venir dans ces conditions à Montréal. Je suis donc arrivée ici comme la femme de Marine et je n'avais jamais pensé pouvoir un jour monter sur scène ici. Mais la vie à Montréal nous a paru

très intéressante. Nous avons eu la chance de rencontrer beaucoup de gens merveilleux, des amis. Nous avons passé trois ans comme visiteurs et, après, nous avons décidé qu'il serait mieux pour nous de rester au Québec, vu que la situation en Russie se détériorait de plus en plus.

Mais avant la grande décision, en 1994, un autre hasard fait que Monakhova monte sur scène au Gesù dans le rôle de Varia dans *la Cerisaie* de Tchekhov... en français ! C'était tout un exploit pour la comédienne qui ne connaissait presque pas cette langue à l'époque. Il fallait donc qu'elle prenne quelques cours de diction, mais surtout qu'elle apprenne par cœur, mot à mot, la version française de son rôle. L'original, elle le connaissait bien, même si elle n'avait jamais joué dans *la Cerisaie* en Russie. Comme elle le dit : « Je resterai toujours reconnaissante à Michel Chapdelaine, metteur en scène de *la Cerisaie*, qui m'a donné la chance de recommencer à jouer au théâtre. Le théâtre, certes, c'est mon métier, mais c'est aussi ma passion, ma vie. C'est un métier parce qu'on doit l'apprendre, le talent seul ne suffit pas. »



Maria Monakhova dans
The Swan d'Elizabeth Egloff,
mis en scène par Alexandre
Marine (Théâtre Deuxième
Réalité, 1996). Photo :
Geoffrey Weeks.

Issue d'une famille « théâtrale » – sa grand-mère travaillait avec Stanislavski et son père était acteur, metteur en scène et professeur d'une des plus vieilles et prestigieuses écoles théâtrales en Russie –, Maria Monakhova avait commencé sa carrière à Moscou dans le rôle d'Ophélie dans *Hamlet* de Shakespeare, après avoir terminé avec mention sa formation de comédienne à l'École théâtrale de Russie attachée au Théâtre Maly de Moscou. Elle a poursuivi sa carrière de comédienne dans la troupe du Théâtre Pouchkine, à Moscou, au cinéma et à la télévision, où elle avait sa propre émission de poésie jusqu'à son départ pour le Québec. « Ça aurait été beaucoup plus facile d'immigrer si j'avais eu un autre métier. Je ne sais pas si, un jour, je pourrai me sentir aussi bien dans un rôle en français qu'en russe. Mais même si je parle mieux l'anglais, c'est le français que je préfère : l'accent, l'intonation, le rythme de cette langue me sont beaucoup plus proches et plus naturels que ceux de l'anglais. » Et pourtant, c'est en anglais que l'actrice fait sa deuxième apparition sur scène à Montréal, dans le monodrame *The Balkan Express* de S. Draculic, en 1995. La même année, le Théâtre Deuxième Réalité d'Alexandre Marine voit le jour, et Monakhova en fait partie. Elle y joue, en anglais, le rôle principal dans *The Swan* d'Elizabeth Egloff, puis quelques personnages dans l'adaptation de *Nous autres* de Zamiatine. « Nous voulons faire du théâtre, donner ce que nous savons faire au public québécois et pas forcément promouvoir la dramaturgie russe. Par ailleurs, notre compagnie ne se compose pas seulement de Russes. Nous trouvons beaucoup plus intéressant de travailler aussi avec des artistes d'ici. »

Au printemps dernier, Maria Monakhova fait partie de la distribution du *Songe de l'oncle*. Dans ce spectacle, elle interprète deux rôles : celui d'Anastassia Petrovna et

celui d'Anna Nikolaievna. Et à l'automne 1998, un nouveau hasard fait que Maria retourne sur scène. Oleg Kisseliou, un autre metteur en scène russe établi à Montréal, lui propose de remplacer une actrice dans le rôle de Titania dans sa version du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, à l'Espace la Veillée. Jouer Shakespeare en français, encore un autre défi que relève avec succès Maria Monakhova. Pour apprendre son rôle et comprendre le texte en détail, elle travaille en parallèle avec la version russe. Afin de trouver la bonne intonation et l'accent français, elle essaie d'imiter un ami québécois qui a enregistré le texte pour elle. Quel travail de... titan ! « Lorsque je prépare un rôle en russe, je n'ai pas besoin d'apprendre le texte par cœur, je travaille le personnage, sa psychologie, je me mets dans sa peau, et le texte vient tout seul. En français, c'est différent. »



Maria Monakhova (Titania)
et Patrice Savard (Quince)
dans *le Songe d'une nuit
d'été*, mis en scène par
Oleg Kisseliou (Groupe
de la Veillée, 1998).
Photo : Guy Borremans.

accepter pour Maria. La première fois qu'elle a vu peu de spectateurs dans la salle, elle a vécu un choc. Maintenant, elle s'y fait. Elle sait que, parfois, il faut jouer même devant quatre ou cinq spectateurs. « Ce n'était pas la même chose à Moscou. Ici, les billets sont tellement chers ! »

En Russie, les acteurs font toujours partie d'une troupe ; nous sommes des employés et nous recevons un salaire mensuel (s'il y a de l'argent dans les coffres de l'État, ce qui n'est plus toujours le cas aujourd'hui). Mais, d'un autre côté, nous n'avons pas vraiment le choix des rôles. Refuser un rôle, cela ne se fait pas. Finalement, de nos jours, en Russie, il n'est pas plus facile qu'ici d'exercer le métier d'artiste. Je ne voudrais pas que mes enfants soient acteurs, car c'est un métier très exigeant, bien que passionnant.

Y a-t-il des rôles dont elle rêve ? « C'est difficile à dire. Ici, je suis heureuse quand on m'offre un rôle. Bien sûr, je ne peux pas jouer tout ce que je veux. Et, en plus, je suis superstitieuse, comme la plupart des Russes, donc je ne peux pas parler de ce que j'aimerais jouer. »

Le théâtre à Montréal ? Elle n'y va pas aussi souvent qu'à Moscou, mais elle a vu assez de spectacles pour dire qu'il y a des choses qu'elle aime beaucoup, surtout les spectacles présentés à l'Usine C, le travail de Robert Lepage également, mais les spectacles plus conventionnels l'intéressent moins. Elle n'a été qu'une seule fois au TNM, pour voir *le Marchand de Venise*.

Quant au public montréalais, elle préfère nettement le public francophone, plus chaleureux, plus ouvert, mais aussi connaisseur. Par contre, le fait de devoir jouer parfois devant une salle remplie qu'à moitié a été très dur à

Anna Varpakhovskaïa

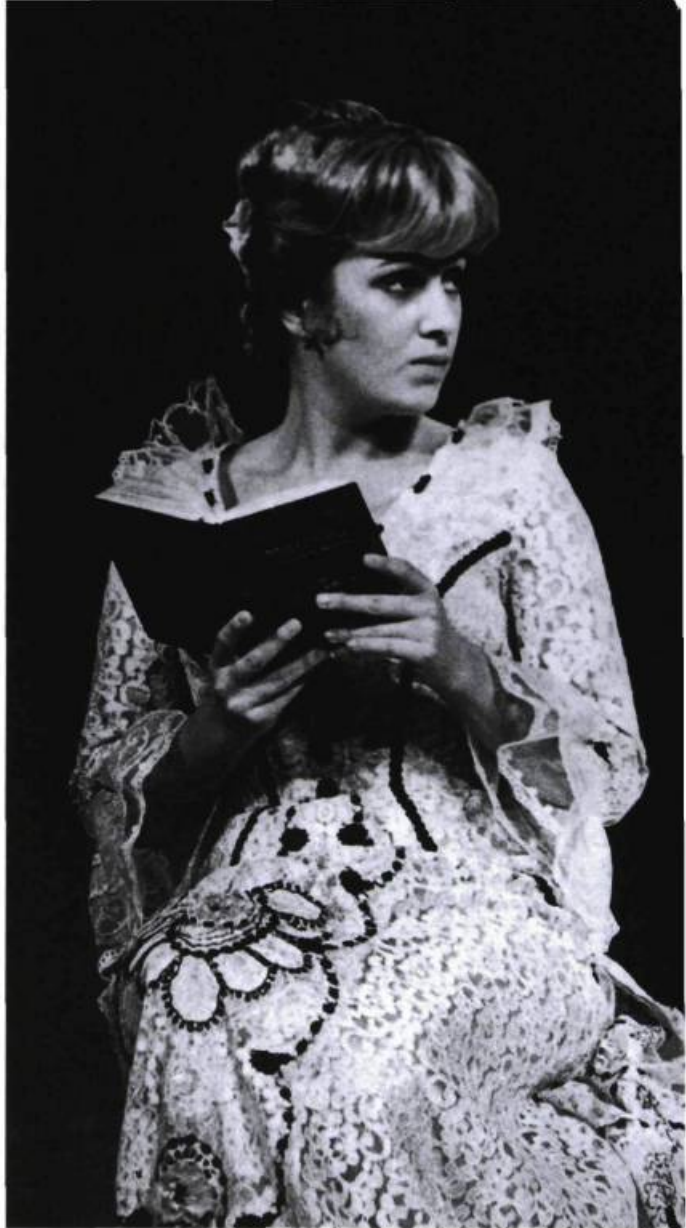
J'entre dans une maison qui pourrait facilement constituer le décor d'une pièce de Tchekhov. Or, nous ne sommes ni au théâtre ni en Russie, mais bien à Montréal. L'actrice russe Anna Varpakhovskaïa a essayé de recréer chez elle l'atmosphère de son pays natal, qu'elle a quitté à contre-cœur, pour des raisons familiales seulement.

Pour moi, c'était absolument tragique de quitter la Russie ; j'en suis presque tombée malade. Mais la situation politique se détériorait de plus en plus. Le vent de liberté qui soufflait en 1985 a subitement tourné et, vers 1991, nous avons compris que, pour la sécurité de nos enfants, il nous fallait quitter Moscou. Le coup d'État en 1993, où les projectiles sifflaient au-dessus de notre balcon, a constitué le point décisif. Nous sommes partis. Je laissais derrière moi ma carrière de comédienne au Théâtre Stanislavski de Moscou, où je jouais quatre soirs par semaine et où j'avais une excellente réputation. Je quittais le théâtre qui était ma vie. Nous sommes arrivés à Montréal en 1994. J'y ai retrouvé mon frère, Grigori Ziskin, metteur en scène, qui y habitait depuis une douzaine d'années déjà.

Tout en parlant, Anna sourit timidement. Au fond de ses magnifiques yeux bleus, il y a toujours un fond de tristesse. Cela est visible aussi sur toutes les photos qu'elle me montre. Mais quand elle se met à raconter sa vie, on comprend d'où vient cette mélancolie.

L'histoire de la famille d'Anna Varpakhovskaïa est comme tout droit sortie d'un roman, mais elle est aussi intimement liée à l'histoire de la Russie. L'actrice est née en 1949, dans un goulag, en Sibérie, « au bout du monde », comme elle dit. Son père, Leonid Varpakhovski, metteur en scène célèbre, élève de Meyerhold, y a passé dix-huit ans de sa vie. Après plusieurs années de travaux forcés, il s'est vu confier la mise en scène des spectacles au théâtre du goulag.

En 1948, Varpakhovski devait monter *la Traviata* et la mère d'Anna, qui était chanteuse et prisonnière dans le même goulag, s'est jointe à la troupe. Ça été le coup de foudre. Varpakhovski lui a confié le rôle de Violetta, et l'opéra est devenu l'illustration du fol amour entre les deux détenus. Quelques mois plus tard, Anna Varpakhovskaïa est née. Pour punir les prisonniers, les autorités du goulag ont séparé



les deux amoureux, mais après maintes péripéties, les parents d'Anna ont finalement été réunis. Leur histoire a fait le tour des goulags, où on les appelait Roméo et Juliette, et elle a même inspiré l'écrivain russe, Varlam Shalamov, qui s'en est servi dans plusieurs de ses nouvelles sur la vie dans les camps staliniens.

Après la mort de Staline, en 1953, même s'ils n'étaient pas autorisés à se rendre à Moscou, les parents d'Anna y sont revenus et ils ont commencé une nouvelle vie dans des conditions particulièrement difficiles. Anna se souvient que, pendant toute son enfance, elle a dormi dans une valise !

Anna voue une admiration sans bornes à son père. Même s'il est mort en 1976, son père est, dit-elle, « toujours présent à [ses] côtés ». C'est son souvenir qui la guide à tout moment dans la vie.

Mon père a signé des mises en scène remarquables au Théâtre Maly et au MCHAT, à Moscou, aussi à Kiev, mais comme il ne voulait jamais se soumettre aux ordres des autorités, il n'a pas occupé de poste important. Vers la fin de sa vie, il était totalement déprimé par la situation politique dans notre pays. Sa dernière mise en scène, *les Loups et les Brebis* d'Alexandre Ostrovski, le Molière russe, il l'a faite spécialement pour moi. J'y ai joué le magnifique rôle de Glafira. Je suis montée sur scène dans ce rôle cent vingt fois !

Anna est diplômée de l'École Supérieure de Théâtre Schukine attachée au Théâtre Vakhtangov de Moscou. Pendant plusieurs années, elle était l'une des principales comédiennes de la troupe permanente du Théâtre Stanislavski de Moscou, où elle a interprété une centaine de rôles. Elle a joué dans dix-huit films au cinéma et aussi à la télévision. Elle a souvent été primée pour ses performances et, en 1987, elle a obtenu le prestigieux titre d'Actrice émérite de Russie après avoir joué le rôle de Lisa dans *Nouvelle Demeure dans une vieille maison* de Kravtsov.

Anna Varpakhovskaïa dans
les Loups et les Brebis
d'Ostrovski au Théâtre
Stanislavski de Moscou.

Anna adore Chaplin et elle aime jouer des personnages qui font rire, mais qui sont tristes en même temps. Très rarement dans sa carrière, elle a joué des héroïnes positives. D'habitude, elle joue des intrigantes, des femmes méchantes, des femmes de mauvaise condition.

J'adore jouer de tels rôles. Dans chaque personne, il y a du bon et du mauvais. Il s'agit de trouver la psychologie du personnage. C'est fascinant de créer quelque chose d'absolument nouveau. Je travaille comme un détective ; j'essaie d'expliquer les agissements du personnage. Et quand je commence à comprendre sa psychologie, je peux même prévoir ce que dirait ou ferait une telle personne dans une situation donnée. Évidemment, quand je travaille en français, l'approche doit être différente. Je dois me concentrer sur le texte. Je ne peux pas me permettre d'improviser si j'oublie un passage. Je dois être très sûre de mon texte. Mais quand j'ai joué pour la première fois devant le public francophone, je me suis sentie comme dans un conte de fées, comme Cendrillon pendant le bal.

Anna est très consciente de toutes les difficultés que représente l'immigration pour une actrice. C'est pour cela qu'elle ne prétend pas pouvoir devenir une actrice québécoise.



Anna Varpakhovskaïa obtient en 1990 un prix d'interprétation au 4^e Festival de dramaturgie polonaise en URSS pour le rôle d'Éléonore dans *Tango* de Mrožek.

Elle a trop de bagage derrière elle pour recommencer à zéro. Mais elle veut jouer en russe pour ses compatriotes qui vivent en Amérique du Nord et, éventuellement, faire du théâtre russe en français. Elle ne veut pas jouer de répertoire français parce que, selon elle, il y a ici des acteurs qui le font mieux qu'elle. Toutefois, montrer au public québécois les pièces russes l'intéresse beaucoup. Par exemple, elle aimerait jouer *les Petites Histoires* de Tchekhov en français. Elle consacrera les prochains mois à la tournée du *Songe de l'oncle* en russe. Le spectacle, modifié et raccourci, sera présenté un peu partout aux États-Unis.

En 1995, Anna Varpakhovskaïa, Igor Ovadis et Grigori Ziskin ont fondé l'Association des acteurs russes de Montréal dans le but de faire connaître au public québécois la dramaturgie russe en français. La troupe a présenté jusqu'ici trois spectacles : *En attendant Tchekhov*, une adaptation de deux pièces en un acte du grand Anton : *la Demande en mariage* et *l'Ours* ; *le Banc public* de Guelman et *le Songe de l'oncle*, d'après Dostoïevski. C'est le rôle de Maria Alexandrovna Moskaliouva dans *le Songe de l'oncle* qu'Anna Varpakhovskaïa a trouvé le plus difficile, à cause de la longueur du spectacle, mais surtout à cause de la langue. Même si elle se débrouille très bien en français, langue qu'elle n'emploie pas souvent dans la vie quotidienne, sur scène, elle doit toujours penser à la prononciation correcte, à l'intonation. Cela ne vient pas naturellement. Par contre, elle trouve le public québécois très agréable : « Au Québec, les gens vont au théâtre pour le plaisir, en Russie, pour critiquer. »

Anna parle beaucoup du travail du comédien en Russie. Et même si elle sait que, dans son pays, la situation a changé également pour les artistes et qu'elle ne serait plus capable d'y vivre, elle se souvient avec beaucoup de nostalgie :

Les conditions de travail des comédiens en Russie étaient très bonnes, nous étions tous des employés de l'État, avec un salaire mensuel. Nous grandissions avec le théâtre qui avait une longue tradition. Durant une saison, nous jouions dix, onze spectacles présentés en alternance. La même semaine, je pouvais jouer dans quatre différents spectacles : un soir, dans *les Loups et les Brebis* d'Ostrovski, le lendemain, dans *Tango* de Mrożek, le surlendemain, dans *la Perfidie de l'amour* de Schiller et, le dernier soir, dans une pièce moderne russe. Chaque représentation constituait une nouvelle expérience, même si l'on rejouait la même pièce des dizaines, voire des centaines de fois. Ici je n'ai rien, pas de salle pour répéter, pas de subvention, rien. Et si je veux faire du théâtre, je dois dépenser beaucoup d'argent. Grâce à mon mari, grâce à son indulgence envers ma folie qu'est le théâtre, je ne dois pas trop me préoccuper des finances, mais je ne comprends pas pourquoi monter un spectacle coûte si cher. En Russie, je ne devais me préoccuper que du jeu. Tout le spectacle *le Songe de l'oncle* a été préparé chez moi. Nous ne pouvions pas nous permettre de louer la salle pour les répétitions. Nous sommes entrés sur scène à la Place des Arts seulement le jour de la première ! C'était une grosse production, un énorme travail. Même si j'en vois maintenant certaines faiblesses.



Anna Varpakhovskaïa et Igor
Ovadis dans *le Banc public*
de Guelman (Association
des acteurs russes, 1996).

Pourquoi Dostoïevski ? « Nous avons choisi *le Songe de l'oncle* par goût, mais aussi pour montrer au public québécois, qui connaît *l'Idiot* ou *les Frères Karamazov*, qu'il existe un autre Dostoïevski, comique et très différent. Auparavant, nous avons monté un spectacle Tchekhov, car cet auteur s'imposait comme une évidence. *Le Banc public* de Guelman, une pièce très soviétique, nous l'avons choisie en fonction des personnages, mais le texte trahissait peut-être un peu aussi notre nostalgie du passé. »

Anna trouve que le métier de comédienne l'expose à beaucoup de souffrances. Elle dit ne pas avoir rencontré souvent des acteurs vraiment heureux.

« Même si vous jouez beaucoup, vous rêvez toujours d'un autre rôle. Vous n'êtes jamais pleinement satisfait. » Elle rêve de jouer Hélène dans *les Jours des Tourbine* (version théâtrale de *la Garde Blanche*) de Boulgakov. Et parmi les rôles qui l'ont le plus marquée, il y a beaucoup de personnages des pièces russes, polonaises, françaises. Elle a joué Maupassant, Molière, Molnar, Mrożek, Schiller, Shakespeare. Par contre, au Théâtre Stanislavski, elle n'a jamais joué dans une pièce de Tchekhov.

Selon Anna, pour un comédien, le travail de metteur en scène est capital. C'est le compositeur du spectacle : il crée le style, le sens, détermine le comment et le pourquoi de la pièce. Il faut se soumettre à sa vision. Dans le métier d'acteur, tout est difficile, chaque rôle constitue un examen que l'on peut réussir ou échouer. Elle a toujours le trac avant la première, qui pourtant la motive. Le soir de la première du *Songe de l'oncle*, elle tremblait comme une feuille. Il fallait juste faire le premier pas.

Elle se décrit comme étant insouciante, travailleuse, naïve un peu, mais aussi concrète quand il le faut. Elle ne peut pas rester inactive. Elle bricole beaucoup, aime faire des devoirs avec sa fille qui va à l'école russe le samedi, lui raconter des histoires sur la Russie. Quand elle n'a rien à faire, elle trouve toujours de quoi s'occuper ; elle suit des cours, par exemple. « Malgré tout, je suis heureuse ici. Les gens sont très gentils, la vie est calme, les enfants ne sont pas en danger ; en plus, je peux parfois faire du théâtre. » En riant, elle ajoute : « Malheureusement pour moi, je suis comédienne. C'est une vraie maladie... mentale ! »

Les trois comédiennes russes, bien que différentes l'une de l'autre, partagent la même passion pour le théâtre. Et le même rêve : celui de pouvoir continuer de jouer. Puissent-elles trouver au Québec, leur terre d'adoption, la chance de le voir se réaliser plus souvent. ¶